

GERMONT

L'ÉPISTOLIER D'AUTREFOIS

roman



La Coopérative

Cette histoire n'est pas pour les insensibles, les grégaires, les bruyants. Elle ne saurait convenir aux amateurs de tableaux abstraits ou de musiques sans mélodies, tels qu'on les vit proliférer dans la seconde moitié du vingtième siècle. Elle ne peut que déplaire aux faux savants, orgueilleux d'une science qui n'est qu'une erreur à la mode. Elle ennuiera tous ceux, nombreux en cette triste époque, qui parlent argot avec assurance, prennent plaisir à employer des mots grossiers et à se comporter avec une rudesse barbare, comme si leur négligence pouvait tenir lieu de joie et d'insouciance.

Cette histoire est faite pour les silencieux, dont leurs voisins ne sauraient rien dire tant leur propre vacarme efface les traces discrètes de l'existence de ceux qu'ils tourmentent avec bonne conscience. Elle s'accorde à la mélancolie non dépourvue de volupté d'hommes et de femmes s'efforçant de contribuer de leur mieux à l'harmonie du monde où ils sont nés et voyant sans cesse leurs efforts tournés en dérision, voués à l'échec et à l'oubli. A

quoi bon se décourager ? semblent-ils penser en continuant leur tâche solitaire, méconnue. C'est à eux, les inlassables amis d'une vie paisible et d'un travail consciencieux, que sont dédiées ces pages.

Il est question ici d'un homme vieillissant, dont la vie peu glorieuse paraissait avoir déjà épuisé les surprises et les promesses de bonheur propres à tout destin terrestre. Il s'appelait Etienne et n'avait pour ainsi dire jamais quitté la banlieue de Paris où il était venu au monde. Une existence aussi casanière pouvait étonner, en un temps où les périples dans les contrées les plus exotiques étaient monnaie courante. Certains y verront l'indice d'une médiocrité affligeante, donnant le ton de cette destinée sans éclat. On pourrait pourtant observer que cette immobilité avait peut-être un charme caché, une richesse d'émotion plus subtile et profonde que n'importe quelle frénésie de voyages. A côté des troupeaux de touristes se livrant à leurs migrations saisonnières aux quatre coins d'un monde banalisé, un homme à l'horizon si limité en apparence était comme un disciple de Socrate égaré dans une époque vulgaire.

Si Etienne pouvait être qualifié de vieux, c'était surtout parce qu'il n'espérait plus rien. Ayant mené une vie calme et régulière, et se trouvant en un point du temps et de l'espace où les progrès de la médecine assuraient une certaine sécurité au corps humain, il n'avait que peu souffert extérieurement du passage des années, même si sa beauté avait perdu sa splendeur de jeunesse. Cependant son visage avait cessé depuis longtemps de lui sourire dans son miroir. Il semblait s'être lassé lui-même de ses traits harmonieux, à force d'attendre en vain le bonheur dont ils étaient comme un reflet illusoire, une promesse jamais tenue.

Il n'aurait su dire quand l'espoir l'avait abandonné. Sa vie lui apparaissait comme un courant qui l'avait emporté sans qu'il en eût vraiment conscience. Il avait eu une enfance heureuse. Ses études avaient été médiocres, comme les emplois bureaucratiques qu'il avait occupés par la suite. Les seules excentricités de sa carrière avaient été des périodes de chômage, heureusement assez brèves. Lui-même avait eu peine à s'accoutumer à de tels aléas, que ses parents n'avaient pas connus, mais ils n'avaient rien que de très ordinaire aux yeux de bien des gens, tant la situation économique s'était détériorée au fil des ans. Non, Etienne n'avait rien de bien original. Même sa retraite prématurée était apparue comme une conséquence logique de ces difficultés auxquelles le pays tout entier était en proie. Elle avait eu l'avantage de libérer son temps, même si elle expliquait aussi en partie la modestie de ses ressources financières.

Tant que ses parents avaient vécu, l'argent n'avait paru que trop abondant pour eux trois. Etienne avait fini assez tôt par s'établir chez eux, dans la maison de son enfance. Il avait eu quelques appartements indépendants au temps de ses études puis de son premier emploi, mais il était toujours resté solitaire. Il était fils unique, sans famille proche, comme beaucoup de Français héritiers de plus d'un siècle de dénatalité. La santé de ses parents était mauvaise. Qui se serait occupé d'eux, s'il n'avait pas été là ? Pendant des années, ils avaient connu ensemble un bonheur presque secret tant il était discret, réfugié dans des habitudes dont la douceur et la joie étaient invisibles à des regards étrangers.

Mieux valait que cette félicité restât inconnue des autres, car Etienne se serait certainement attiré des re-

proches et des quolibets sans nombre. Il vivait en un temps où chacun était censé épanouir son individualité avec une constance triomphant d'empêchements aussi dérisoires que la maladie d'un père ou le chagrin d'une mère. Ceux qui souffraient étaient toujours soupçonnés d'un égoïsme sournois. Toutefois Etienne appartenait encore à un autre monde. Il n'avait pas oublié une société où les liens de la famille et de l'amitié semblaient mériter une attention nourrie de tendresse. Ces mois et ces années, qu'il donnait si follement à ses parents affaiblis, de son point de vue étrange n'étaient pas perdus.

Et pour quand les veut-on garder ? Pour quand on est mort ? Il est bien temps ! On donnerait volontiers sa quittance en ce temps-là, et qu'on rendît la vie, et surtout la fin de la vie, pleine de douceur, de confiance et d'amitié. Ces lignes si proches de son cœur, Etienne n'avait pas besoin de les relire pour faire son devoir – si l'on ose employer ce mot si décrié de nos jours. Quand ses parents moururent, il se retrouva seul dans leur maison de banlieue. Voilà une belle récompense de tant d'efforts inconsidérés, se réjouiront ceux qui savent mener leur vie avec une efficacité impitoyable.

En baissant un peu les yeux, ils se seraient aperçus qu'Etienne n'était pas tout à fait seul. Dans son désir d'égayer de son mieux ses parents trop souvent souffrants, il avait recueilli un petit chien que sa race indéterminée et son aspect timide condamnaient à végéter dans une cage, faute d'une bonne âme pour l'adopter. N'étant pas amateur de noblesse canine ni de molosses redoutables, Etienne avait été heureux de l'arracher à son sort misérable. Ses parents l'avaient aimé, eux aussi, et après leur mort cette présence fidèle avait été la seule vraie